

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYs.

XIII

Ensuite, s'adressant de nouveau à Renée, il poursuivit :

— Savez-vous ce que contenait le sac ?

— L'argent nécessaire à notre voyage, et probablement la lettre destinée à la personne chez qui madame Ursule devait me conduire à Paris...

— C'est peut-être cette lettre que convoitaient les misérables... fit observer la blonde Zirza.

La vraisemblance de cette supposition frappa très vivement Paul.

— Peut-être, en effet... répliqua-t-il. Je crois que vous devinez juste... Il y a là un mystère de plus à éclaircir, et ils sont nombreux... Nous sommes en pleine obscurité!! Je tâcherai d'éclaircir les ténèbres; pour commencer j'irai demain à Nogent-sur-Marne...

Pendant la longue conversation à laquelle nos lecteurs viennent d'assister, le temps avait marché. La pendule indiquait onze heures moins quelques minutes.

Paul était brisé de fatigue. Il fallait songer au repos.

— A propos, dit Zirza au moment où le jeune homme se levait pour gagner l'étage supérieur où nous savons que Jules Verdier mettait un matelas à sa disposition, j'oubliais... Il est arrivé quelque chose pour vous...

— Quoi donc ?

— Une lettre de faire part...

Paul ouvrit la messive encadrée de noir.

— C'est pour le service du comte de Terrys, fit-il après avoir jeté un coup d'œil sur son contenu, rien ne m'empêchera de m'y rendre...

Les deux jeunes gens souhaitèrent le bonsoir à Renée et à Zirza, et se retirèrent.

XIV

Le convoi funèbre devait quitter l'hôtel du boulevard Malesherbes à dix heures, nous croyons l'avoir dit. Dès huit heures du matin les employés des pompes funèbres tendaient de draperies noires à franges d'argent la porte cochère de l'hôtel. Au-dessus de cette porte se voyaient les armoiries du défunt, timbrées de la couronne du comte...

Honorine avait demandé que l'exposition sous la voûte ne durât que quelques minutes. Elle voulait que les anciens amis de son père pussent visiter le mort dans sa chambre transformée en chapelle ardente.

Vers neuf heures les invités arrivèrent en grand nombre. Après avoir jeté un dernier regard au visage paisible et non défiguré du mort,

ils se rendaient dans le grand salon pour y attendre le moment du départ.

Mademoiselle de Terrys était enfermée chez elle. Personne ne pouvait franchir le seuil de l'appartement où, prosternée devant un grand crucifix d'ivoire, elle pria et pleura.



Mon père... mon pauvre père... Vous ne le verrez plus...

On frappa doucement à la porte. Elle se leva et alla ouvrir. Philippe, le valet de chambre du défunt, se présenta.

— Mademoiselle, dit-il, madame Bertin vient d'arriver... Elle fait prier mademoiselle de la recevoir et, malgré la consigne, j'ai osé pouvoir me permettre...

— Vous avez bien fait... interrompit Honorine. Amenez madame Bertin...

Un instant après Marguerite entra, et la jeune fille se jeta dans ses bras en pleurant.

— Mon père... mon pauvre père... balbutia-t-elle d'une voix brisée. Vous ne le verrez plus...

Marguerite pleurait aussi. Elle n'essaya même pas de répondre par des phrases de banale consolation, mais elle pressa longuement Honorine sur sa poitrine.

Aucune parole ne fut échangée pendant la durée de cette muette et éloquente étreinte. Enfin mademoiselle de Terrys releva la tête, essuya ses larmes, étouffa ses sanglots, imposa silence enfin aux manifestations de sa douleur et murmura tout bas :

— Vous avez été malade, mon amie... très malade... je le sais...

— Oui, chère enfant, répondit la veuve, mais je vais mieux... je suis guérie...

Honorine tourna vers Marguerite ses yeux que les pleurs voilaient. L'expression d'angoisse empreinte sur le visage de la pauvre mère la frappa.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous n'êtes pas guérie... vous souffrez encore, je le vois bien...

— C'est vrai... répondit Marguerite d'une voix sourde, en appuyant la main sur le côté gauche de sa poitrine, je souffre, mais le corps est guéri... la blessure est au cœur, et cette blessure-là est inguérissable...

— Inguérissable ! répéta mademoiselle de Terrys.

— Oui... chère mignonne... Nous parlerons de cela plus tard... et mieux vaudrait n'en parler jamais...

— Êtes-vous de retour à Paris depuis longtemps?...
— Depuis avant hier soir seulement, et dès mon arrivée j'ai appris le grand malheur qui vous frappe...

— Bien grand !... oh ! oui, bien grand !... murmura douloureusement Honorine. Qui pouvait s'attendre à cette catastrophe foudroyante ?...

— Mais vous-même, chère enfant... Vous m'avez dit plus d'une fois que vous voyiez approcher la fin de votre pauvre père.

— Je voyais cela, et j'espérais toujours cependant... Je ne croyais pas la mort si prochaine...

Les larmes de la jeune fille recommencèrent à couler.

— La perte que vous venez de faire est à coup sûr irréparable, reprit Marguerite, et je n'essayerai point de vous consoler, sachant que je l'essayerais en vain, mais il ne faut pas vous abandonner ainsi... Vous êtes d'une nature énergique... soyez courageuse et calme dans votre douleur... Evitez un isolement funeste... Consentez-vous à recevoir mon beau-frère et son fils qui voudraient vous dire quelle grande part ils prennent à votre deuil ?...

— M. Pascal et M. Paul... balbutia l'orpheline.

— Ils attendent au salon... Voulez-vous les accueillir ?

— Oui, et de tout mon cœur... Ceux-là sont, avec vous, mes vrais, mes seuls amis.

Honorine frappa sur un timbre, Philippe se présenta.

— Amenez ici M. Lantier et son fils, dit la jeune fille au valet de chambre.

Pascal et Paul furent introduits presque aussitôt. Le visage de Paul exprimait une émotion sincère. Une tristesse de commande assourbissait la figure de l'entrepreneur. Le misérable venait, sans pudeur, jouer une comédie infâme à mademoiselle de Terrys... Il s'approcha d'elle vivement, lui prit les mains, les serra dans les siennes, et d'une voix entrecoupée parla de la profondeur de son chagrin et de l'amertume de ses regrets.

— Vous aimiez mon père, je le sais, monsieur Lantier, répondit l'orpheline, et je sais que sa mémoire vous sera toujours chère... Merci pour lui... merci pour moi...

Elle quitta Pascal, tendit ses mains à Paul dont les larmes coulaient et continua :

— Vous ne cherchez pas à me consoler... Vous pleurez avec moi... Merci !...

La porte se rouvrit en ce moment et le valet de chambre entra sans avoir été appelé. Une vague inquiétude se poignait dans les yeux vacillants de l'entrepreneur.

— Qu'y a-t-il, Philippe ? demanda la jeune fille.

— L'heure avance, répliqua tristement le domestique, et mademoiselle a témoigné le désir de visiter une dernière fois la chapelle ardente, avant... avant...

Il n'acheva pas.

— Oui, dit Honorine, j'y vais...

Et, pâle comme un spectre, mais calme en apparence, la jeune fille attacha sur ses nattes blondes un chapeau de grand deuil, mit un châle noir sur ses épaules, prit le bras de Marguerite, puis, s'appuyant à ce bras pour raffermir sa démarche chancelante, se dirigea vers la chambre mortuaire.

La foule des invités s'y pressait, silencieuse et recueillie. En présence de la fille du comte tous les fronts s'inclinèrent. On s'écarta pour la laisser passer.

Le corps de M. de Terrys était étendu dans sa bière où le linceul l'enveloppait tout entier, laissant seulement le visage à découvert.

Des employés des pompes funèbres se tenaient prêts à achever leur lugubre besogne, en couvrant la figure du mort et en vissant la partie supérieure du cercueil quand on leur en donnerait l'ordre.

Honorine quitta le bras de Marguerite et s'avança lentement vers le corps. Elle se laissa tomber à genoux et pria pendant quelques secondes, sa tête entre ses mains, puis, livide et le regard sombre, elle se releva.

Quelques-uns des spectateurs de cette scène muette s'étonnèrent tout bas de lui voir les yeux secs. Personne ne savait, hélas ! ce que depuis deux jours la pauvre enfant avait versé de larmes !...

Marguerite, elle, voyait bien que son amie allait défaillir. Elle saisit le bras de la jeune fille en lui disant tout bas :

— Vous vous souciez à peine, chère mignonne... Appuyez-vous sur moi...

Le maître des cérémonies fit un signe ; les ensevelisseurs se mirent en devoir de recouvrir le visage du mort et de fermer la bière.

En ce moment le valet de chambre, perçant la foule, s'élança vers Honorine. Il était défait, tremblant, et semblait hors de lui-même.

— Mademoiselle... balbutia-t-il d'une voix étranglée. Mademoiselle...

— Eh bien ! quoi ? demanda l'orpheline ; qu'avez-vous à me dire ?

— On envahit l'hôtel... poursuivit Philippe; un commissaire de police...

Pascal Lantier tressaillit.

— Un commissaire de police? répéta mademoiselle de Terrys.

— Avec le chef de la sûreté et des agents... ils montent... ils me suivent...

Honorine fronça le sourcil. Sa nature virile reprenait le dessus.

— Quo viennent-ils faire ici?... quo veulent-ils? s'écria-t-elle.

Les assistants paraissaient égarés. De sourds chuchotements se faisaient entendre...

La fille du comte se dirigea vers la porte. Sur le seuil apparurent le chef de la sûreté, le commissaire aux délégations, ceint de son écharpe, un médecin requis par le parquet, un secrétaire, un juge de paix flanqué de son greffier, et des agents en bourgeois.

Ils s'arrêtèrent en voyant Honorine. Celle-ci alla droit au commissaire, que son écharpe lui désignait.

— Monsieur, lui dit-elle avec hauteur, expliquez-moi, je vous en prie, votre présence chez moi dans un moment pareil.

Les spectateurs de cette scène attendaient, haletants. Au lieu de répondre, le commissaire interrogea.

— Êtes-vous mademoiselle de Terrys? demanda-t-il.

— Oui, monsieur... et je vous renouvelle ma question...

— J'accomplis une mission pénible, mademoiselle... En vertu d'une ordonnance de M. le procureur de la République, je viens m'opposer à l'inhumation du corps de M. le comte de Terrys.

Un frémissement courut dans la foule. Marguerite ne parvint point sans peine à étouffer le cri d'effroi qui montait de sa gorge à ses lèvres.

Le chef de la sûreté regardait attentivement l'orpheline et cherchait à lire sur son visage ce qui se passait dans son âme.

Pendant quelques secondes Honorine, frappée de stupeur, resta muette. Puis, passant ses deux mains sur son front avec un geste de folle, elle répéta :

— Vous opposer à l'inhumation de mon père!

— Voici l'ordre, mademoiselle...

— Mais pourquoi cet ordre? Que voulez-vous faire de ce pauvre corps?

— Le conduire à la Morgue où il sera soumis à l'autopsie. La rumeur sourde que nous avons signalée grandit.

— Mon père à la Morgue!! s'écria mademoiselle de Terrys les mains crispées, les yeux étincelants. Mais c'est insensé, monsieur, c'est odieux, et je vous le défends!! Je suis la fille unique du comte de Terrys!... Le corps de mon père n'appartient qu'à moi!...

— Il appartient à la loi, mademoiselle...

— A la loi!!! La loi est faite pour les vivants et ne concerne point les morts!! Vous n'emporterez pas ce cadavre!

Le chef de la sûreté parla tout bas à l'oreille du commissaire aux délégations. Ce dernier inclina la tête affirmativement et, sans prolonger la discussion avec Honorine, donna l'ordre aux employés des pompes funèbres de fermer le cercueil. Ils obéirent aussitôt.

L'orpheline bondit vers eux.

— Non! non! non!... — cria-t-elle avec un accent d'indignation, je ne veux pas qu'on touche à ce corps.

Et elle essaya de se jeter entre le cercueil et les eusevelisseurs.

— Mademoiselle, dit froidement le commissaire, ne nous mettez pas dans la fâcheuse nécessité d'employer la violence pour que force reste à la loi... Calmez-vous, je vous le conseille, et retirez-vous dans votre appartement où, jusqu'à nouvel ordre, vous resterez à ma disposition.

— A votre disposition... balbutia la jeune fille dont un ouragan de pensées confuses assiégeait le cerveau. Suis-je donc accusée pour être prisonnière?... Accusée de quoi?... Quo se passe-t-il, mon Dieu?... Je ne comprends pas, mais j'ai peur...

Soudain une lueur sinistre traversa l'esprit de la malheureuse enfant comme un éclair dans une nuit d'orage. Elle poussa un cri d'horreur, étendit les bras en avant comme pour chasser une épouvantable vision, chancela, perdit l'équilibre, et s'abattit sans connaissance sur le parquet.

— Portez mademoiselle de Terrys sur son lit... commanda le chef de la sûreté à deux agents.

Il ajouta d'une voix plus basse :

— Vous ne laisserez pénétrer auprès de la jeune fille que sa femme de chambre, vous ne quitterez pas la maison et vous aurez l'œil et l'oreille ouverts...

Paul Lantier et Marguerite s'étaient élancés près d'Honorine. Les agents les repoussèrent avec une fermeté polie et, soulevant la jeune fille, ils l'emportèrent guidés par Philippe, qui pleurait à chaudes larmes.

Le commissaire aux délégations prit alors la parole.

— C'est à regret et comme mandataires de la loi que nous sommes venus troubler et interrompre la cérémonie funèbre qui vous rassemblait ici... fit-il en s'adressant à la foule. Au nom de la loi je vous prie de vous retirer. Pascal Lantier s'avança. Une indignation de commande se lisait sur son visage.

— Monsieur le commissaire de police, demanda-t-il d'une voix entrecoupée, cette pauvre jeune fille va-t-elle donc demeurer abandonnée?... Je proteste! Un tel abandon serait odieux...

— Cet abandon n'existe pas... répondit sèchement le magistrat. Mademoiselle de Terrys a ses domestiques...

Marguerite à son tour balbutia :

— Me permettez-vous, monsieur, de veiller près de mon amie éprouvée si cruellement?

Le commissaire repliqua en s'inclinant :

— C'est impossible, madame...

— Cependant...

— N'insistez pas, je vous en prie, vous le feriez en vain...

Madame Bertin poussa un profond soupir, baissa la tête, s'agenouilla pendant une ou deux secondes devant le cercueil du comte, et quitta la chambre avec Pascal Lantier et Paul.

La foule s'était écoulée déjà, houleuse, et commentant l'incident terrible qui venait de se produire.

Au dehors on enlevait les tentures de deuil. Le corbillard avait tourné bride. Un fourgon de la préfecture de police entra dans la cour.

Il ne restait au premier étage de l'hôtel qu'Honorine toujours évanouie, ayant auprès d'elle sa femme de chambre; les domestiques effarés, les magistrats, les agents en bourgeois et quatre employés des pompes funèbres.

La bière fermée solidement fut descendue et placée dans le fourgon qui, sous l'escorte de deux agents, se dirigea vers la Morgue.

Le juge de paix dont nous avons constaté la présence n'avait pris aucune part à tout ce qui précède. Le chef de la sûreté se tournant vers lui, lorsque le cercueil eut été enlevé, et lui dit :

— Monsieur le juge de paix, veuillez accomplir votre mandat...

— Les scellés partout, n'est ce pas ?

— Oui. Aucun meuble, aucune armoire, aucun placard, ne doivent être oubliés... Vous ferez sortir du linge et des vêtements pour l'usage particulier de mademoiselle de Terrys, et tout le reste sera mis sous les scellés...

— Par où commencerai-je ?

— Par le cabinet de travail de feu M. de Terrys...

— Où se trouve-t-il ?

— Nous allons le savoir...

Philippe était revenu après avoir guidé les agents qui portaient Honorine évanouie, et il demeurait debout, muet, immobile, anéanti en quelque sorte par l'épouvante.

Le chef de la sûreté se tourna vers lui et lui demanda :

— C'est vous qui étiez le valet de chambre du comte ?...

— Oui, monsieur...

— Conduisez-nous à son cabinet...

— C'est la pièce qui touche à celle-ci... répliqua Philippe en ouvrant une porte latérale.

— Il suffit.

— Dois-je vous accompagner, monsieur ?...

— Inutile... vous pouvez vous retirer...

Le domestique ne se le fit pas répéter deux fois, et s'éloigna en cachant dans ses mains son visage baigné de larmes.

Les magistrats entrèrent dans le cabinet.

Le juge de paix, ainsi qu'il en était requis, alluma une bougie, et prépara sa cire rouge pour procéder à l'apposition des scellés.

— Que pensez-vous de mademoiselle de Terrys ? dit brusquement le commissaire aux délégations en s'adressant au chef de la sûreté.

— Je pense qu'elle est très forte. .

— Vous la croyez coupable ?...

— Parfaitement. Elle ne pouvait s'attendre au coup de théâtre que nous lui ménageons, et malgré sa surprise elle a fait preuve d'une énergie superbe...

— Mais, cet évanouissement ?...

— Me semble une preuve de culpabilité... Lorsque l'empoisonneuse s'est sentie perdue, l'angoisse morale a fini par triompher de la force physique... Mademoiselle de Terrys, innocente, aurait lutté jusqu'au bout, comprenant bien que l'erreur dont elle était victime s'éclaircirait tôt ou tard...

— Bref, votre conviction est faite ?...

— Faite et parfaite !... solide, inébranlable ! Vous verrez que l'autopsie me donnera raison... La rumeur publique vient de rendre un fameux service à la justice qui ne se doutait de rien !... "Il n'y a pas de fumée sans feu" ... C'est la "Sagesse des nations" qui l'affirme et je suis de son avis.

— Faisons-nous perquisition ? demanda le commissaire.

— Nous n'en aurons le droit qu'après l'autopsie... Je suis convaincu d'ailleurs que nous ne trouverons rien... répliqua le chef de la sûreté.

— Pourquoi ?

— Deux jours et deux nuits se sont écoulés depuis le décès du comte, c'est beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour faire disparaître les traces matérielles du crime.

— Le juge de paix intervint.

— Messieurs, fit-il en désignant le meuble d'écaille rouge, exploré la veille par Léopold Lantier, le trousseau de clefs est à

la serrure... Voulez-vous jeter un coup d'œil sur l'intérieur des tiroirs ?

Le chef de la sûreté secoua la tête et répondit :

— C'est inutile... Posez les scellés et prenez le trousseau... Nous examinerons tout cela plus tard...

En disant ce qui précède le magistrat promenait par habitude ses yeux autour de lui. Il aperçut le plateau posé sur le meuble même et supportant une carafe, un verre, et une cuiller d'argent, trempant dans quelque gouttes d'un liquide incolore.

— Qu'est-ce que cela ? murmura-t-il.

Le commissaire aux délégations dressa l'oreille et devint attentif. Le chef de la sûreté effleurait le liquide avec l'extrémité de son doigt et s'appêtait à le porter à ses lèvres.

— Prenez garde, s'écria le commissaire en lui posant la main sur le bas. Si c'était du poison ?...

— Bah ! répondit le chef en souriant, j'ai déjà été empoisonné deux ou trois fois en pareille circonstance et je n'en suis pas mort... On n'aurait certes pas commis l'imprudence de laisser du poison près du cadavre de l'homme empoisonné...

Le commissaire aux délégations venait de retirer du verre la cuiller d'argent.

— Voyez donc, reprit-il, — la partie mouillée est toute noire. Cela me semble suspect...

— A moi aussi, parbleu, mais le métal était peut-être oxydé d'avance...

— Nous allons le savoir... répliqua le commissaire en retournant la cuiller et en faisant tremper dans l'eau l'extrémité brillante.

— Messieurs, dit le juge de paix qui, tandis que s'échangeaient ces paroles, avait continué son opération, les scellés sont posés sur tous les meubles de ce cabinet...

— Veuillez procéder de même dans les chambres voisines... Nous allons vous rejoindre...

Le juge de paix sortit avec son greffier. Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations ne perdaient pas de vue la cuiller d'argent. Au bout de quelques minutes la partie brillante se ternit, devint bleuâtre, puis d'un rouge sombre, puis noir comme de l'encre.

— Eh bien ? demanda le commissaire.

— La présence d'un violent toxique me paraît démontrée. Nous tenons une preuve !... Le corps du comte doit être saturé de la substance, quelle qu'elle soit, qui oxyde ce métal...

Le chef de la sûreté appela un agent et lui donna l'ordre d'aller chercher un panier à l'office de l'hôtel. L'agent s'empressa d'obéir et revint quelques instants plus tard avec un panier fermé.

Pendant son absence le magistrat avait pris de vieux papiers dans une corbeille placée sous le bureau. Il s'en servit pour emballer au fond du panier la cuiller, la carafe et le verre de façon à ce que ces deux objets, maintenant debout, ne perdissent pas une goutte de leur contenu.

Ceci fait, il entoura le panier d'une ficelle qu'il scella avec de la cire et le chanton de sa bague, et il dit à l'agent :

— Portez ceci à la préfecture, à mon cabinet... Ayez soin d'éviter toute secousse. Servez vous d'une de nos voitures, et revenez vite...

Dès que l'agent eut disparu, les deux magistrats rejoignirent le juge de paix.

L'hôtel était vaste ; la pose des scellés fut longue. Nous ne suivrons point de pièce en pièce les détails de cette opération

légale, et nous prierons nos lecteurs de nous accompagner auprès de mademoiselle de Terrys...

La femme de chambre, que surveillait depuis la porte entrouverte un des hommes de la sûreté, avait fermé les rideaux du lit pour dé-habiller sa maîtresse et pour la coucher.

Honorine, quoique toujours privée de connaissance, ressentait les premières atteintes d'une violente crise nerveuse. Des soubresauts presque paroxysmiques à ceux qui résultent d'une attaque de tétanos secouaient ses membres. Ses dents claquaient. Ses paupières restaient closes, mais des gémissements sourds, des cris rauques, s'échappaient de sa gorge contractée...

— Mon Dieu ! ... mon Dieu ! ... balbutia la femme de chambre saisi d'un effarement facile à comprendre, ma maîtresse se meurt ! !

L'agent s'avança, écarta les rideaux et examina la jeune fille en homme pour qui le spectacle de semblables crises est chose familière.

— N'ayez crainte... répliqua-t-il. Ce n'est rien du tout... Les nerfs sont tendus plus que de raison... Il n'y a pas d'autre chose. Mettez sous le nez de la demoiselle un peu de fort vinaigre et ça passera.

La femme de chambre prit un flacon de sels anglais et le fit respirer à mademoiselle de Terrys, mais les prévisions de l'agent ne se réalisèrent pas, l'état d'Honorine resta le même.

Une heure à peu près s'écoula ainsi. Au bout de ce temps les soubresauts diminuèrent, mais la gravité de la situation parut augmenter. Les membres de la jeune fille se raidirent et devinrent froids comme du marbre.

Saisie d'épouvante, la femme de chambre appela à l'aide, réclamant à grands cris un médecin.

— Inutile ! répondit l'agent sans se déconcerter. Couvrez fortement la demoiselle, appliquez-lui ensuite sous la plante des pieds des fers à repasser très chauds, et tout ira bien... Ça me connaît !... Un docteur n'ordonnerait pas autre chose...

Cette fois le moyen était bon. Les membres raidés et glacés s'assouplirent peu à peu et devinrent brûlants. Honorine poussa un long soupir et ouvrit les yeux. Elle se souleva sur son coude, vit la femme de chambre en face d'elle et la regarda, cherchant, mais sans y parvenir, à deviner pourquoi le visage de cette jeune fille exprimait une profonde épouvante.

Mademoiselle de Terrys semblait avoir perdu complètement mémoire. Soudain, dans l'embrasure de la porte, elle aperçut l'agent qui debout et immobile, le chapeau sur la tête et les mains dans ses poches, fixait sur elle un regard à la fois insouciant et curieux. A la vue de cet homme dont la figure et la tenue indiquaient la profession, l'orpheline frissonna. En même temps lui revint le souvenir de tout ce qui venait de se passer.

— Monsieur, demanda-t-elle d'une voix mal assurée, en rougissant à la fois de colère et de pudeur, que faites-vous dans cette chambre ?

L'agent salua et répondit :

— J'obéis à mes chefs, mademoiselle...

— Vos chefs ! répéta la jeune fille. Je n'ai pu les empêcher d'accomplir leur œuvre infâme ! ... Ils avaient la force, et je n'avais, moi, que le droit ! ! ... Ce n'était pas assez ! .. Mais ils ont quitté ma demeure, sans doute après l'avoir souillée. Faites comme eux ... Retirez-vous...

Et ces paroles d'Honorine furent accompagnées d'un geste énergique.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR ROUL DE NAVERY

II

UNE FÉE DES ROIS

Les fonds de Mme Gualbert regurent leur emploi dans la journée, et André ne songea plus qu'à entrer dans une nouvelle spéculation.

Paulin arriva avec Amice et sa mère, sans se douter des changements survenus dans la situation de son frère. Clotilde embrassa sa cousine avec un redoublement de tendresse et une nuance de chagrin.

— On dirait que tu es triste ! dit Amice.

— Tu ne te trompes pas ; mais c'est une telle folie à moi de m'attrister quand les autres se rejouissent, qu'il n'y faut pas faire attention.

— Ton frère aussi semble grave.

— C'est un écho de ma propre pensée ; tu sais combien nous nous aimons.

Amice ne demanda point à sa cousine le mot de l'énigme qu'elle était certaine d'apprendre. Elle se contenta de lui témoigner un redoublement d'affection.

Le dîner, en dépit des efforts d'André, fut presque triste. L'agitation de Mélanie troublait Paulin malgré lui. Enfin au dessert qui fut arrosé de champagne, les confidences commencèrent ; André avec autant d'orgueil que de joie, parla de sa nouvelle fortune, et des précautions qu'il allait prendre pour la garantir.

— Tu ne feras pas cela ! dit Paulin avec chaleur, tu ne le feras pas, ce serait d'un malhonnête homme. Ne m'objecte point que la plupart des banquiers et des négociants séparent leurs intérêts de ceux de leurs femmes, et commencent à propos d'argent un divorce qui plus tard s'achève autrement ; les as-tu donc assez fréquentés pour que leur exemple t'pervertisse ? Vois-tu, André, il ne faut pas tenter Dieu ! Un gain inespéré te fait atteindre aujourd'hui le chiffre d'une fortune à laquelle tu ne pouvais prétendre ; tiens-toi pour satisfait. Retire-toi d'une arène où les plus forts succombent. C'est un jeu dangereux, qui, pour avoir réussi une fois, échoue la plupart du temps d'une façon misérable. N'est-tu pas assez riche pour doter ta fille et installer Landry comme un véritable artiste ? Je t'en supplie, ne t'engage pas dans la voie où te pousse notre rencontre avec Bozan. Si habile qu'il soit, lui-même peut trouver son maître. On en a vu sombrer qui étaient aussi forts en matière de finance.

— Ils étaient moins appuyés, dit André que son succès rendait hardi à la réplique. Ne sais-tu pas que Bonaventure a dans son jeu le premier des hommes politiques du moment ? Avant six mois Valgras sera ministre, et Dieu sait si les millions se brasseront dans la grande officine d'affaires de Bonaventure. Vois-tu, Paulin, tu es resté par trop petit employé de ministère. Oui, je dis bien ; petit employé ! Tous tant que vous êtes, la bureaucratie vous ronge le cerveau et les moelles, vous devenez les rouages d'une administration, et vous vous tenez pour satisfaits quand, à rang d'ancienneté on vous accorde un bout de ruban rouge, en attendant une retraite plus ou moins hâtive suivant les créatures dont chaque nouveau ministère encombre les cabinets et les secrétariats. Aussi, Amice restera vieille

filles à moins qu'elle affole un gargon sans tête qui la prendra pour sa beauté !

— Mais j'en serais plus fier que si on la prenait pour son argent, répliqua Paulin. Quand à ma situation, elle me suffit. Ma femme a su la rendre douce à force de bonté et d'économie, et mieux vaut notre modeste intérieur qu'une vie luxueuse échauffée sur le hasard d'un report.

— Mais je spéculerai sur les valeurs, moi !

— Eh ! les chances ne sont-elles pas aussi grandes. Dans les opérations les meilleures, qu'une panique saisisse un des actionnaires, qu'il jette subitement un grand nombre d'actions sur le marché, soudain la dépréciation les frappe, chacun en encombre la Bourse. On vend ; la baisse suit une progression rapide, et un matin les administrateurs se demandent si on ne leur prépare pas un logement à Mazas.

— Tu deviens funèbre, Paulin.

— Rappelle-toi que notre père nous légua un nom sans tache.

— Je te jure de le garder dignement. Paulin, ne jette pas une note morose dans le concert de notre gaieté ! Prends confiance dans mon étoile, dans les chances de Bonaventure qui, après avoir commencé en bohème, finira dans le palais d'un roi. Confie-moi la dot d'Amice, je la ferai fructifier. Qui te dit qu'elle n'a pas plus d'ambition que toi ? Il ne faut pas toujours se fier aux jeunes filles. Ces fronts baissés cachent bien des rêves.

— Non, répondit résolument Paulin, non !

Amice jeta sur son oncle un étrange regard, dans lequel on pouvait lire une convoitise ardente.

Landry surprit ce regard et son cœur se serra douloureusement.

Paulin supplia de nouveau son frère et sa sœur de ne point aventurer ce qu'ils possédaient, et surtout de renoncer à une pensée de séparation de biens qui porterait atteinte à leur considération. Après avoir répondu d'une façon légère, André s'irrita, et la conversation tomba sur quelques mots presque durs.

Heureusement Clotilde se mit au piano, et tandis qu'elle jouait une " Berceuse " de Chopin, Amice se rapprocha de son oncle.

— Vous voyez donc souvent le député Valgras ? lui demanda-t-elle.

— Fréquemment, chez Bonaventure, il se montre fort galant pour Mercédès, et qui sait... deux joueurs de cette force sont capables de s'entendre d'abord, de fusionner ensuite.

— A-t-il autant de talent et d'avenir qu'on le dit ?

— Lui ! Valgras ? Mais il deviendra ce qu'il voudra, président de la république s'il lui plaît. Valgras est l'homme de notre époque. Comme il comprend son siècle celui-là ! En voilà un qui ne joue pas au Spartiate ! Il couperait volontiers la queue de son chien pour faire parler de lui ; il sait combien il est précieux de tenir en haleine la curiosité. Mais il s'appuie plus encore sur la fortune que sur la popularité. Les faveurs de la foule changent, la richesse demeure. Valgras déjà très riche arriva à posséder la liste civile d'un souverain. C'est un homme, va !

— Un grand homme ? demanda Amice, un vrai grand homme ?

— Ceci est autre chose. Après tout, cela dépend du point de vue. Si savoir s'emparer des foules par la force de son éloquence, dompter les masses et les entraîner, peser de tout le poids de son vouloir sur une Chambre souvent fluctuante, et

affirmer qu'on est de force à tenir d'une main ferme les rênes de l'Etat, suffit pour être un grand homme. Valgras a droit à ce titre ; mais si pour le justifier il faut joindre à d'incontestables talents des vertus éprouvées, un désintéressement rare, un sincère amour pour les prolétaires dont on affirme rêver le bonheur, mon Valgras n'est pas un grand homme. Seulement il est le " Deus ex machina " du moment ; pour qu'on croie en lui, il lui suffit d'affirmer sa puissance.

— Ainsi vous ne le croyez pas sincère ?

— Quand il s'agit de ses intérêts, oui ; quand il s'agit de ceux du peuple, non ! Né dans la bourgeoisie, il la haït, la flatte et ne rêve que de s'en séparer. Quant au peuple, il s'en soucie vraiment bien ! Pourvu qu'il l'éblouisse et le fascine, pourvu que les prolétaires affolés d'enthousiasme le nomment député dans un grand nombre de circonscriptions, cela suffit à ses désirs. D'ailleurs pas un des hommes au pouvoir n'aime véritablement le pauvre et l'ouvrier.

— C'est vrai, murmura Amice, l'Évangile seule opère ce miracle.

— Et le bagage de ses opinions catholiques n'est pas assez lourd pour gêner Valgras.

La jeune fille n'ajouta rien, mais un profond soupir souleva sa poitrine.

Les témoignages d'affection des enfants servirent aux pères à masquer la froideur que jetait en eux la divergence de leurs opinions. Quand ils se quittèrent André plus que jamais était résolu à poursuivre sa route, et Paulin comprenait qu'il ne gagnerait rien sur lui.

Le lendemain André jeta les jalons de sa nouvelle campagne.

D'habitude quand un mari et une femme plaident l'un contre l'autre, la vie commune leur devient intolérable. Ils prennent une avance sur les dures épigrammes dont les cribleront les avocats, et se renvoient avec une désinvolture étrange les reproches et les insultes. Dans le ménage Gualbert jamais les deux époux ne s'étaient si complètement entendus.

Pour la première fois de sa vie Mélanie témoignait des égards, resque du respect à son mari. Elle voyait en lui non pas le compagnon de sa vie, un homme faible peut-être, mais honnête, qu'elle annihilait longtemps ; mais un être capable d'audace, apprenant les affaires avec une rapidité remarquable et qui, grâce à son intelligence, venait de doubler leur fortune. Elle ne se dit point que les phrases sonores qu'il lui répétait étaient l'écho des appréciations de Bonaventure. Elle ne comprit pas qu'il suivait les indications de l'audacieux financier et refusa de voir qu'il jouait son jeu sans même prendre la peine de réfléchir à ce qu'il calculait.

Longtemps humilié, écrasé, André releva la tête et se parut naïvement.

Pendant deux mois les avoués noircirent du papier timbré, les juges entendirent des plaidoiries. A l'heure où fut prononcé le jugement qui rendait à Mélanie la jouissance complète de sa fortune, André, conseillé par Bonaventure, faisant deux parts de ses cinq cent mille francs, les jetait dans des opérations nouvelles.

Il suffit de huit mois pour doubler la valeur des actions.

André réalisa un bénéfice considérable ; néanmoins il répéta à ses amis qu'il venait de perdre une somme énorme, en négligeant de la gagner.

A partir de ce moment André Gualbert crut pouvait jouir de son opulence. " Il n'y a que le premier million qui coûte "

affirment les financiers ; le sien ne lui avait pas même coûté.

Il acheta un hôtel, monta sa maison, et rendu audacieux par le succès, il répandit l'argent à pleines mains.

André engraisait et devenait gai.

Mélanie l'aimait presque : il passait à l'état de grand homme.

Ces diamants achetés dans de bonnes conditions, mirent le comble à la joie de Mme André ! Elle dormait avec son collier et ses pendeloques, comme si elle eût peur de les perdre.

Landry travaillait plus que jamais, et semblait ne pas se douter que son père était riche. Il lui semblait que cette fortune lui était prêtée et non donnée, et qu'une heure sonnerait où on la lui reprendrait de vive force.

Il acceptait la part du luxe de la maison, mais il n'en prenait rien pour lui, pas même les chevaux.

Il souffrait presque quand ses camarades d'atelier lui rappelaient les succès de coulisse de son père.

Depuis qu'il pouvait ouvrir sa bourse à plus d'un ami, la défiance lui venait. Avant que son père rencontrât Bozan de Breuil, Landry croyait à toutes les protestations d'amitié ; plus tard il se demanda si telle démarche sympathique, tel mot affectueux ne cachait point une arrière-pensée.

Il s'isolait plus qu'il ne se dépensait.

André croyant découvrir un blâme dans la conduite de Landry, la lui reprocha, mais le jeune homme se contenta de répondre :

— Avant votre nouvel état de fortune, mon maître croyait pouvoir me promettre que je remporterais le prix de Rome, je tiens à prouver qu'il ne s'est pas trompé.

— Voilà t-il pas une belle affaire ! s'écria André Gualbert, le prix de Rome ! Cinq mille francs de pension par an ! Mais je t'en donnerai cinquante mille, si tu as la fantaisie de visiter l'Italie et la Grèce. Je t'ouvre un crédit, mon garçon ! Illimité, encore ! De plus, comme tu pourrais t'ennuyer en route, je te permets d'emmener avec toi un pauvre diable qui partagera ton dîner, nettoiera ta tablette, et parlera avec toi la langue de Paris.

Les anciens peintres avaient de ces sortes de compagnons et d'élèves. Imite-les, Landry ; mais renonce à subir les hasards, peut-être les humiliations d'un concours ; je suis assez riche pour payer tous les salonniers qui jugeront les œuvres, et grouper autour de toi des critiques influents qui deviendront autant d'amis.

— Merci, mon père, répondit Landry d'une voix affectueuse bien qu'un peu triste. Je suivrai une partie de votre programme. Ainsi j'accepte de grand cœur la compagnie d'un artiste moins riche, dont ce voyage fera peut-être l'avenir. Il est bon nombre de garçons doués d'une façon remarquable qui ne se résignent point à suivre les règles académiques indispensables sans doute pour donner la largeur du style et la pureté de la ligne, mais qui paraît routinière à certains esprit affamés d'un idéal nouveau. Ceux-là, dédaignés par l'académie, n'obtiendront jamais la faveur de voyager aux frais de l'Etat.

Quant au prix de Rome en lui-même, vous me permettez d'y attacher une grande importance, et d'en poursuivre la conquête. Il est le couronnement des études classiques, la récompense de longues années de travail, la promesse d'un brillant avenir. Je croirais mentir au passé, blesser au cœur mon vieux maître Armadieu, si je paraissais dédaigner ce que je crois pouvoir attendre. Mais comme compensation, je vous permettrai de garnir ma bourse aussi richement que vous le souhaitez.

— Et si malgré les promesses et les encouragements de ton maître, tu échouais au concours ?

— Je tenterais la lutte l'an prochain.

— C'est une gageure, alors ?

— Plus que cela, mon père, un serment.

— Veux-tu que je te dise, Landry, tu parais faire fit de ma fortune, et cela me blesse profondément.

— J'aurais souhaité ne jamais avoir à m'expliquer à ce sujet, mon père.

— J'ai donc deviné juste ?

— Vous exagérez ma pensée.

— Mais tu penses quelques chose.

— Eh bien oui ! Tenez, il me semble qu'il y a argent et argent, fortune et fortune ! Tenez, je fais un cas extrême de ces richesses territoriales qui passent de père en fils, léguant tour à tour des devoirs à remplir et de grandes actions à faire. J'estime profondément le manufacturier qui, parti souvent de très bas, déploie tant d'intelligence, de courage et de volonté qu'il crée une industrie nouvelle, double l'importance de ses usines, fait vivre du produit de son industrie, trois ou quatre cents ouvriers, et gravit lentement l'échelle des honneurs mis en réserve pour les hommes d'actions et de génie. Mais, vous l'avouerez je, je suis attristé à la pensée que l'opulence dans laquelle nous vivons aujourd'hui est le produit du jeu. Ne m'objectez rien : la Bourse est un jeu dangereux, il m'effraie, et votre succès constant ne suffit pas à me rassurer. Je redoute la chute après une ascension trop rapide. L'argent gagné si vite tombe infailliblement dans le tonneau des Danaïdes. Si vous pouviez me croire, si vous consentiez à écouter les conseils respectueux d'un fils, vous vous contenteriez de la manne tombée entre vos mains, et vous ne risqueriez plus ni capitaux ni bonne renommée.

— Bonne renommée ? dis-tu...

— Eh ! mon père, ne vous souvenez-vous point qu'il n'est pas un sinistre financier qui n'entraîne quelque déshonneur. Oh ! je vous en conjure, si vous ne gardez pas le gourage de cesser des opérations de finance, n'acceptez du moins jamais de devenir administrateur d'une société financière.

— Tu admettras cependant qu'il en est d'honnêtes.

— Sans aucun doute, et presque toutes commencent par là. Mais la route est glissante, on trafique des capitaux d'autrui, la dévaine arrive, les livres sont saisis, et les administrateurs rendus responsables.

— Peut-être as-tu raison... Mais jusqu'à présent j'ai joué à la suite de Bonaventur. Il me met dans ses affaires. J'essaie de lui rendre quelques services, et il s'en montre reconnaissant. Mon flair des affaires fait le reste ! Un flair supérieur, je puis l'avouer sans fausse modestie. Cependant je te promets de ne jamais engager ni mon nom ni ma signature.

— Merci, mon père ! Tenez, me voilà plus tranquille ; et je suis même si persuadé qu'Armadieu me porte bonheur en me promettant le prix du concours, que je vais choisir à l'avance mon camarade de voyage,

— Tu n'as point donné d'ordres à l'architecte pour ton atelier ?

— Je le ferai à mon retour de Rome, père ; jusque là je me contenterai de la pièce mise par vous à ma disposition.

— Tu es si fier, Landry, que tu considères la fortune comme au-dessous de toi. Ah ! tu ressembles furieusement à ton oncle, va !

— Mon oncle est le meilleur des hommes, ma tante une sainte, et Amice un ange.

— Un ange ! un ange ! tu ne songes pas j'espère...

— ...à le peindre sous la figure d'une sainte Cécile ? Je vous demande pardon, mon père.

Landy serra rapidement la main de son père et s'éloigna.

— Eh bien ! vrai, fit le nouveau millionnaire, je l'aurais voulu moins fier et plus ambitieux ! Quant à l'idée d'épouser Amice, si elle lui est venu, sa mère et moi nous saurons la lui faire perdre.

IV

LE SECRET D'AMICE.

Mélanie possédait enfin la félicité rêvée, car certains êtres placent le bonheur dans les jouissances de la vanité. N'ayant jamais été jolie, elle s'était vue privée des satisfactions de la coquetterie : son esprit ne s'élevait point au-dessus d'un certain bon sens pratique et terre-à-terre. Elle préférait l'argent à tout, parce qu'elle lui avait dû jusqu'alors les uniques joies de la vie. Égoïste, se plaignant avant ses enfants, les aimant d'une façon relative, en raison des jouissances d'amour-propre qu'ils lui procuraient, elle compta d'abord sur le talent de Landry pour la placer dans une sphère plus haute, puis sur la beauté de Clotilde qui, par une alliance savamment ménagée, lui permettrait de pénétrer dans une société plus élevée. Ses ambitions demeurèrent au-dessus de sa fortune.

Avec vingt mille livres de rente, elle étouffait dans la médiocrité ; quand brusquement l'opulence lui vint, elle manquait trop de dignité pour ne point l'étaler à la façon des parvenues. Son langage trahissait à chaque instant son ivresse. Elle suait par tous les pores l'argent que son mari gagnait à la Bourse. Lui, pris de folie comme elle, la laissait jeter l'argent par les fenêtres, afficher ses millions, gaspiller des sommes insensées en réception et en toilette. Les bourgeois de la veille tranchaient des princesses de la finance.

Joséfa et Mélanie ne se quittaient plus. Mme André versait à la Brésilienne le poison grisant d'une flatterie sans cesse renouvelée. Il fallait qu'un sentiment intéressé poussât Mélanie vers Joséfa, pour qu'elle acceptât la société de cette créature stupidement opulente, dont les journées se passaient moitié sur un canapé, moitié sur les divans d'une voiture.

Mais cette amitié profitait à Mélanie Gualbert ; son nom, dans chaque article rendant compte des fêtes de Bozan de Brouil, se trouvait rapproché de celui de Joséfa. On parlait des toilettes de sa fille en même temps que de celles de Mercédès. De plus, Mme Gualbert trouvait souvent le moyen d'arracher à Joséfa des détails sur les combinaisons de son mari. Était-ce afin de suivre les opérations de Gualbert que Mélanie se rendait fréquemment chez un agent de change ? Ce qui est certain, c'est qu'elle portait un intérêt passionné à des questions auxquelles jadis elle paraissait ne rien comprendre.

Hors cette préoccupation, tout s'aplanissait dans sa vie. Elle ne voyait plus qu'à de rares intervalles Paulin et sa famille. Leur simplicité, leur refus persistant de se laisser pousser dans la voie d'une fortune hasardeuse, blessaient l'orgueil des nouveaux millionnaires. André en vint à trouver que la situation de son frère l'humiliait. Il lui offrit vainement de profiter de son crédit pour demander un avancement bien dû à ses intelligents services. Paulin refusa tout, même la protection de son frère.

Les enfants souffraient de voir rompre une intimité chère.

Clotilde demandait souvent à sa mère la permission d'aller passer une journée avec Amice. Toutes deux également affectueuses, naïves et bonnes, se dédommaient des contraintes pénibles, des sottises de la vanité, et se retrouvaient unies et confiantes comme le jour où le docteur Chauvas avait bien involontairement jeté entre les deux familles la pomme d'or de la discorde. Si l'une des deux cousines gardait des ambitions secrètes, elles venaient moins de son orgueil que de son cœur. Leur plus grande joie était de se retrouver dans la petite chambre bleue d'Amice, d'y causer les mains dans les mains, de lire le fond de leurs âmes sans crainte et sans honte, de se conter de leurs chagrins et leurs espérances. Amice consolait Clotilde.

— Tu ne sais pas, lui dit un jour celle-ci, ma vie devient intolérable. Je ne dois plus seulement lutter contre l'envahissement du monde qui absorbe mes heures, mais contre la liberté, contre la sérénité de ma vie. On me laissait fort tranquille dans notre petit cercle modeste, autrefois. Pas une demande en mariage n'avait été adressée à ma mère.

Je ne songeais guère à changer n'existence. Mais depuis que la fortune nous arrive, depuis que les chances de mon père doublent tous les jours, tu ne saurais t'imaginer quelle fille recherchée je suis devenue. Chaque courrier du matin apporte le nom d'un nouveau candidat. On chuchote ces confidences à l'oreille de mon père ; on comble ma mère d'attentions intéressées. Quand je quête pour les pauvres je récolte un argent fou.

— Et pas une de ces demandes en mariage ne t'a troublée ?

— Pas une.

— Comptes-tu donc rester fille ?

— Je n'en sais rien. Mais à coup sûr je n'épouserai jamais qu'un homme pour lequel je me sentirai une vive sympathie. Dans quelque situation qu'il se trouve, je le choisirai, de préférence à un prince ruiné, à un nouvel enrichi ou à un étranger qui m'obligerait à quitter ma famille et la France. Je demanderai à mon mari de l'honneur, un grand caractère, une affection mêlée de respect. Va, je ne deviendrai jamais complice des vanités dont on me fait souffrir. Landry et moi nous ne prenons que bien peu notre part de la situation nouvelle. Nous l'acceptons elle ne nous possède pas. Je te le jure, Amice, demain j'apprendrais que je suis ruinée sans trouble et sans regret.

— Dieu en soit béni ! dit Amice.

— Sans t'en douter peut-être, tu ajoutes souvent aux embarras causés par ma situation nouvelle.

— Moi ! s'écria la fille de Paulin.

— Oui, toi, ma chérie.

— Comment cela ?

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—N^o 122.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1883)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et nul n'en a été complète (brochures de l'année 1883) aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}, Éditeurs,

Boite 196, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal